

Je t'ai vu, le carquois sonnant sur tes épaules
Descendre, ô dieu joyeux, sur nos coteaux des Gaules
Et tes cheveux flotter, et les rubis pleuvor !

Comme sous le baiser frémit un sein d'amante,
Sous tes yeux printaniers la terre au loin fermente,
Les féconds éléments s'y combinent entr'eux ;
La flamme du silex, les pleurs de la rosée
Se mêlent dans le cep, et la sève embrasée
A gonflé les bourgeons d'un esprit généreux.

Bientôt la jeune vigne au vieil orme s'enlace ;
Le pampre offre aux amours sous son ombre une place,
Près du faune enivré la nymphe y vient le soir ;
L'été voluptueux brunit l'ardente grappe,
Puis, buvant à deux mains le doux sang qui s'échappe,
L'automne au front pourpré danse autour du pressoir.

Nous, maintenant, tirons du sommeil et des ombres
Ce soleil enfoui, trésor pour les jours sombres,
Sève de feu qui vient réchauffer nos hivers ;
Dans le cœur le plus sombre à briller toute prête
Peut-être avec ce vin, d'une veine secrète
La gaîté va jaillir, sur l'heure, et les beaux vers.

Partout où la semence la nature en largesse,
Cueillons la joie, amis, germe de la sagesse :
D'une fleur au jardin et d'une étoile aux cieux,
Du chant sacré d'un maître, ou des yeux d'une belle,
De toute chose enfin ou divine, ou mortelle,
De ce cristal bleuâtre où rougit le vin vieux.

A table ! avant d'ouvrir la solennelle amphore
Que d'habits éclatants l'amitié se décore ;